

MONSEIGNEUR NOUVEL

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

PAR

J. TRÉVÉDY

Ancien Président du Tribunal civil de Quimper



QUIMPER

M. SALAUN, M. DIVERRÈS, M^{lle} LEMERCIER, libraires.

RENNES

M. CAILLIÈRE, place du Palais, libraire.



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE L. PRUD'HOMME

—
1887

MONSEIGNEUR NOUVEL

Evêque de Quimper et Léon (1)

(Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, Juin 1887)

Monseigneur Charles-Denis-Marie Nouvel est né à Quimper, le 26 décembre 1814. Il était l'aîné du mariage de M. Joseph Nouvel et de M^{lle} Huon de Kermadec. A son baptême (12 janvier 1816), il eut pour parrain M. Huon de Kermadec, conseiller à la Cour, frère de sa mère, et pour marraine, M^{lle} Denise Nouvel, tante de son père.

M. Nouvel, juge, puis procureur du roi à Quimper, fut nommé conseiller à Rennes, en 1823. Mais la vieille marraine ne voulut pas laisser partir son filleul ; et Charles Nouvel, confié à ses mains maternelles continua au collège de Quimper ses études heureusement commencées, et il y forma ces amitiés d'enfance, qui jusqu'à la fin lui étaient si chères.

En 1830, M. Nouvel ayant refusé le serment au régime nouveau, avait trouvé au barreau un laborieux asile. Il voulut que son fils aîné suivît sa profession ; et Charles Nouvel, bachelier à seize ans, avocat avant vingt ans, parut à l'audience. En même temps il faisait l'apprentissage de la charité, et il concourait à la fondation des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Mais l'avocat se sentait appelé ailleurs. Quoi qu'on imagine aujourd'hui, après bientôt un demi-siècle, son départ pour Saint-Sulpice ne surprit personne (1838) ; et, si Charles Nouvel atteignit vingt-quatre ans avant de quitter sa famille, c'est qu'en fils pieux et obéissant, il

(1) La Bretagne vient de perdre un de ses évêques, Bretons de race et de cœur, qui sont sa gloire et sa force ; un évêque qui, par sa haute vertu, son grand caractère, son ardent dévouement à son diocèse, rappelait — non moins que par sa profession religieuse — les premiers apôtres de l'Armorique. Sur cette tombe à peine fermée, la *Revue de Bretagne* tient à déposer l'hommage de sa douleur et de son respect. Elle remercie celui de ses rédacteurs, qui a bien voulu en cette circonstance se faire l'interprète fidèle de ses sentiments.

— A. DE LA BORDERIE.

attendait le terme d'épreuve que son père avait, sinon imposé, du moins désiré.

En juin 1841, l'abbé Nouvel revenait de Saint-Sulpice. Peu après, il était nommé vicaire à Saint-Germain, paroisse de Rennes ; et, deux ans plus tard, il devenait professeur de théologie morale au grand séminaire de cette ville.

Il occupa cette chaire pendant neuf ans ; et, en 1852, il devint aumônier de l'hôtel-Dieu (hospice Saint-Yves). Ceux qui ont vécu à Rennes, il y a plus de trente ans, savent ce qu'étaient les salles du vieil hospice, souvent encombrées de malades. — A cette époque, on n'avait pas encore imaginé que le prêtre devenu étranger à l'hospice ne devait s'y montrer qu'à l'appel du malade et avec le congé d'une administration laïque. Comme le médecin, l'aumônier était le visiteur quotidien ; et la religion venait souvent en aide à la science (1). L'abbé Nouvel passait sa vie au chevet des malades, se faisant leur conseil, leur consolateur, leur ami ; et quand, le soir venu, il avait rendu l'espérance et la paix à une âme repentante, il remerciait Dieu d'avoir ainsi payé sa peine, et lui demandait la grâce de recommencer le lendemain.

Cinq ans se passèrent en ces pieux devoirs ; et l'aumônier de Saint-Yves fut nommé curé de Toussaints (Février 1857). C'était un *avancement*, comme il s'en fait souvent dans les Ordres, c'est-à-dire l'appel à des devoirs plus multipliés et à de plus lourdes responsabilités.

La paroisse de Toussaints comptait 14,000 habitants. C'était la plus peuplée et la plus étendue des paroisses de Rennes ; c'était aussi la plus pauvre. Mais le curé n'allait pas s'épargner, et dans ses multiples occupations, il trouvera des loisirs pour écrire une *Explication du catéchisme*.

Accessible à tous, ne rebutant personne, la main sans cesse ouverte pour recevoir et pour donner, distributeur impartial et discret d'aumônes abondantes, il fut bientôt entouré d'une respectueuse popularité. Quand il passait pour visiter ses pauvres par ces rues populeuses, si une fois il avait ôté son chapeau pour rendre un premier salut, il ne pouvait plus le remettre, tant les saluts se succédaient.

(1) L'illustre Laënnec écrivait le 12 juin 1814 : « Plusieurs fois je me suis aperçu du bon effet que la présence du prêtre faisait sur le courage et la santé de mes malades. »

Aussi, lorsque, au mois d'août 1864, l'Evêque appela près de lui l'abbé Nouvel comme vicaire général, ce fut à Toussaints une explosion de regrets, ...j'ai presque dit de plaintes et de murmures, que le curé seul put apaiser ; ...mais en obéissant à son évêque, il laissa une partie de son cœur à sa pauvre et laborieuse paroisse.

Le diocèse applaudit au choix de l'Evêque ; et il se souvient encore combien l'avocat, le professeur de théologie lui furent utiles.

Mais l'ancien aumônier des Augustines de Saint-Yves, directeur, comme vicaire général, de plusieurs communautés, avait vu tant de vertus dans le cloître, qu'il ambitionna dès lors pour lui-même la retraite absolue.

En janvier 1865, il avait conduit le deuil de son vénéré père. Ce jour-là l'église Saint-Sauveur était trop étroite pour contenir la foule. Hommes de toutes classes et de toutes opinions, nous étions unis dans une même pensée : rendre hommage à l'honneur et à la vertu sans tache. En avril 1868, l'abbé Nouvel fermait les yeux de sa vertueuse mère.

Ces douloureux devoirs remplis, il dit adieu à ses frères et à ses sœurs, et il alla s'enfermer au monastère de la Pierre-qui-Vire, pour y vivre sous la règle la plus rigoureuse de Saint-Benoît. Là, sous le nom d'Anselme, qu'il portera désormais, occupé de travaux austères, se livrant à des macérations extrêmes, il vivait heureux. Réfugié dans ce calme laborieux et fécond du cloître, que la France d'aujourd'hui dénie à ses enfants, il croyait avoir échappé pour toujours au monde... mais le monde le ressaisit.

En 1871, M. Jules Simon était ministre des cultes ; et le choix des évêques était une des préoccupations de ce noble esprit. Il présenta Dom Anselme au Président de la République pour le siège de Quimper. M. Thiers objectait sa *robe de bénédictin*... Non pas que son esprit s'arrêtât à de mesquins préjugés ; mais il craignait qu'un moine devenu évêque ne parût au vulgaire comme une résurrection du moyen-âge. Dom Anselme, informé le dernier de ce qui se méditait contre lui, espérait bien que le Président refuserait sa signature à la nomination d'un moine ; — mais le ministre l'emporta. Comme autrefois saint Corentin, dont il allait occuper la place, Dom Anselme essaya de se soustraire non à la peine, mais à l'honneur de l'épiscopat... Pie IX dit un mot, Dom Anselme obéit ; mais avec un déchire-

ment de cœur; et, quelques mois plus tard, à sa prise de possession, il jettera un regard désolé sur l'asile béni qu'il a fallu quitter, et il dira : « Nous devons renoncer au bonheur de notre vie... »

Nommé le 16 octobre 1871, préconisé le 23 décembre, sacré à la Pierre-qui-Vire, le 4 février 1872, le nouvel évêque fit son entrée à Quimper, le 15 de ce mois.

Il rentrait triomphalement dans sa ville natale qui, tout entière, s'était portée au devant de lui. Mais quel modeste triomphateur ! Il a gardé la robe de bure dans laquelle il sera un jour enseveli. Il passe devant sa maison natale qui fait face à l'Evêché. A la porte de la cathédrale où il fut baptisé, le doyen du chapitre, qui lui survit aujourd'hui, salue en lui le successeur de ces moines évêques qui ont été les premiers apôtres et les fondateurs de notre Bretagne.

Bientôt, l'Evêque montant en chaire, dit d'une voix pleine d'émotion : « Je suis un religieux bénédictin. Je garde la règle, je porte l'habit... Vous avez un moine pour évêque... Je viens travailler au salut de vos âmes. Je vous aime tous, riches et pauvres... mais si un religieux, un évêque peut avoir quelque prédilection, ce doit être pour les pauvres... Je viens à vous, à vous tous, et surtout aux déshérités de ce monde... »

Quimper et le diocèse savent si ce *programme* a été rempli : et un de ses frères dans l'épiscopat, son confident et son ami, mettra bientôt au grand jour la vie du moine et de l'évêque.

Enfin Dom Anselme avait pris pour devise « *In visceribus Jesu Christi* ; » il disait donc avec saint Paul : « Je n'ai d'autre désir que de vous réunir tous dans le cœur de Jésus-Christ ; » et il ajoutait : « Je chercherai à me faire le serviteur, ce n'est pas assez, l'esclave de tous ; et je prends l'engagement de me dévouer à tous ceux qui auront besoin de mon ministère. »

C'était l'apôtre de l'hôpital Saint-Yves, le curé de Toussaints qui parlait ainsi par la bouche de l'Evêque. Combien de malades l'Evêque a visités, consolés... pourquoi ne pas dire le mot ? convertis !... Un jour il était question d'une de ces pacifiques victoires si chères à son cœur de prêtre et de père de ses diocésains, il reprit en souriant : « C'est moins difficile qu'on ne pense : l'ange gardien du malade ne se met-il pas de la partie ? »

Je n'apprendrai rien à personne en disant combien M^r Nouvel fut

attristé de la dispersion de ses frères de la Pierre-qui-Vire, de l'expulsion de tant d'autres, de la *laïcisation* des écoles, de l'interdiction de l'enseignement religieux, des obstacles souvent invincibles apportés à la guérison morale des malades agonisant à l'hôpital... Toutes ces mesures le frappaient d'un double trait, dans sa foi chrétienne et dans sa tendresse de cœur.

Oui, sa tendresse de cœur !... « Le cœur ne bat pas, disent quelques-uns, sous la soutane et le froc. » Ceux-là n'ont jamais vu de près un religieux et un prêtre. Je suis plus heureux.

J'ai vu Mgr Nouvel, alors grand-vicaire à Rennes, quelques instants après la mort de son vénérable père. C'était un soir, il entra chez un de ses amis, prêtre comme lui, selon le cœur de Dieu. Il était baigné de larmes, et le ton dont il dit ce simple mot : « C'est fini ! » je ne l'oublierai jamais. Puis il reprit bien vite : « Nous avons toute espérance ! n'importe ! prions ! » Et il tomba à genoux.

Plus près de nous, j'ai été témoin de ses tristesses fraternelles, dont ma reconnaissante amitié prenait sa grande part ; et l'Evêque, déjà vieillissant, pleurant devant moi, me rappelait saint Bernard pleurant son frère devant ses moines assemblés, et leur disant : « J'ai essayé de lutter contre la douleur, mais la douleur m'a vaincu... »

Son cœur de prêtre ne bornait pas ses tendresses au cercle de la famille. Pendant qu'il était curé de Toussaints, un de mes amis perdit un fils unique de dix ans, plein d'espérance. Après vingt ans passés, ce père était de temps en temps amené par ses fonctions à Quimper. Il n'y passait que quelques heures ; mais il ne manquait jamais de courir à l'Evêché. Un jour, il n'avait pas rencontré l'Evêque, et il me chargeait de lui exprimer ses regrets. « Comme il est bon ! me disait-il. J'ai vu mon fils mourir presque souriant sous sa main et sous ses bénédictions ; et je disais à sa pauvre mère : Monsieur le curé est plus père que moi. » — Le lendemain, je m'acquittai de mon message. Monseigneur reprit : « Un aimable enfant, un ange au ciel. Pauvres parents ; ils ont été bien résignés ! » Puis, bien vite, il détourna la conversation.

Si doux pour les autres, si dur et si sévère à lui-même, sans aucun souci de sa santé, sans aucune crainte de la maladie et de la mort, même presque présente. « Puisque je puis dire ma messe demain matin, disait-il, je puis mourir... »

C'est cette paix intérieure qui va rendre sa fin si calme et si sereine. Voilà quelques traits de la vie de Mgr Nouvel ; il faut maintenant nous donner le spectacle de sa mort.

Depuis deux ans, sa santé déclinait. En décembre dernier, il se sentait faiblir, et sans tristesse, mais avec une gravité souriante, il disait souvent : « Le vieillard s'en va ! » A ce moment, il préparait la fête et la procession solennelle du *Bras de saint Corentin*, relique insigne qu'il allait rendre à la vénération des fidèles. Il tenait à présider la cérémonie ; mais ses forces ne le trahiraient-elles pas ? Comment pourtant ne pas visiter la fontaine près de laquelle le Bras du Saint avait arrêté la peste en 1640 ? Comment rejeter la pétition d'un faubourg pauvre, suppliant l'Evêque de passer devant la maison où la relique, sauvée par un pieux larcin en 1793, avait été un moment cachée ? Le trajet était bien long, mais la marche fut un triomphe ; et l'Evêque rayonnait d'une sainte joie lorsqu'il rentra dans sa cathédrale, parée comme elle n'avait jamais été et retentissant de l'hymne de saint Corentin que chantaient des milliers de voix. Ce fut sa dernière joie épiscopale.

Les tournées de confirmation, qui durent près de quarante jours dans ce vaste diocèse, lui étaient devenues d'une extrême fatigue. Cette année, il sembla que sa santé lui interdit d'entreprendre la tâche. Pourtant, résistant au médecin, il se mit en route le 21 avril, pour un voyage d'un mois : il semblait aller au devant de la mort. Il avait dit : « Avec la grâce de Dieu, je finirai ma tournée. » Mais la tournée finie, quand il rentrait au palais épiscopal, le 21 mai, il paraissait mourant.

Le 29 mai, dimanche de la Pentecôte, Mgr Nouvel dit la messe pour la dernière fois. L'après-midi, le mal lui laissant quelque répit, il dicta une longue page adressée à ses diocésains, où se lisent ces mots : « Ce sont mes dernières paroles ; recevez-les comme les conseils d'un père mourant. »

Le lendemain, lundi 30 mai, Monseigneur interrogea son médecin, le docteur Chauvel, fils d'un de ses amis d'enfance. Il voulait la vérité tout entière ; il l'entendit tranquille ; et il annonça qu'il recevrait, le soir, les derniers sacrements.

Cet ordre donné, il dit à M. de Chamaillard, son cousin par le sang, son frère par l'affection, qu'il voudrait revoir encore une fois M. de Kerdrel, son beau-frère, qui a été pour lui le frère le plus dévoué,

mais qui ne savait pas le danger si pressant. — Ce dernier vœu du cœur a été exaucé ; et l'arrivée de M. de Kerdrel, le lendemain matin, a été pour l'Evêque la dernière joie de la terre.

Le soir, à cinq heures, appuyé sur les bras de ses secrétaires, Monseigneur se fit conduire dans le salon d'attente qui précédait son cabinet, et, revêtu du surplis, s'assit dans un fauteuil entre les deux fenêtres. Le chapitre arriva en procession portant le viatique et les huiles saintes. Quelques laïques suivaient. Tous s'agenouillèrent. Alors l'Evêque dit :

« Je vous remercie, Messieurs, de m'apporter Notre-Seigneur qui m'appelle, et l'extrême-onction qui va m'aider à bien mourir. J'ai demandé pardon à Dieu de toutes mes fautes et j'espère en son infinie miséricorde. Je vous demande pardon à vous-mêmes, Messieurs, des fautes que j'ai pu commettre envers vous ; et je vous prie de les attribuer à la faiblesse et à la fragilité. »

Le silence n'était interrompu que par des sanglots étouffés, et la voix de l'Evêque arrivait distincte jusque sur le palier où se tenait agenouillé celui qui écrit ces lignes.

M. Séré, vicaire-général, lut à haute voix la profession de foi que le pape Pie IV a prescrite aux évêques. A la fin, Monseigneur dit *Credo*, en posant la main sur le livre des Evangiles, puis il ajouta : « Je crois tout ce qui est révélé dans les saints Evangiles. »

Il reçut la communion des mains de M. de Calan, doyen du chapitre, et l'extrême-onction des mains de M. du Marhallac'h, vicaire général. Puis reprenant la parole d'une voix ferme :

« En vous quittant, Messieurs, je vous laisse dévoués à Jésus, notre Sauveur. C'est lui qu'il faut par dessus tout aimer, servir et défendre. Il ne me reste plus qu'à vous demander de prier pour moi, et qu'à vous donner ma dernière bénédiction. »

Et levant la main, il prononça les paroles du rituel, puis soutenu par ses prêtres il rentra dans son cabinet.

Le lendemain passa, la faiblesse augmentant d'heure en heure. Vers le soir, Monseigneur prit son chapelet, qu'il récita à haute voix ; et dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, comme minuit sonnait, il s'endormit calme, presque souriant, dans une dernière prière, avec la sérénité et la confiance d'un enfant qui ferme les yeux sous la garde de sa mère.

Le 1^{er} juin, à cinq heures, la cloche annonçait à la ville la mort de

son évêque. Un peu après, le corps était exposé dans la salle capitulaire ; et des prières commençaient qui n'allaient plus s'interrompre.

Dans les jours qui ont suivi, combien sont venus visiter le père du diocèse ! Et qu'on ne croie pas que les visiteurs fussent attirés par une vaine curiosité ! La preuve, c'est que le cercueil ayant, dès le jeudi 2 juin, caché les traits de l'Évêque, les visites n'ont pas été moins nombreuses. On a vu là des artisans se rendant à leur ouvrage, déposer leurs outils sur le parquet pour aller jeter l'eau bénite, et de pauvres femmes tenir l'aspersoir entre les petites mains de leurs enfants. Que de reconnaissance dans le naïf hommage de ces cœurs simples !

Le mercredi, 8 juin, les obsèques se célébraient sous la présidence de S. E. le Cardinal Archevêque de Rennes.

Nous n'avons pas à décrire la pompe de cette cérémonie en même temps officielle et religieuse. L'humble religieux qui fut l'évêque de Quimper et de Léon n'aurait certes pas désiré les honneurs qui lui étaient dus.

Ce qu'il faut noter seulement, c'est la manifestation de la douleur publique, le recueillement silencieux de la foule, les magasins fermés sur le passage du cortège funèbre, et les navires du port mettant leurs pavillons en berne.

Ces témoignages de douleur, si Monseigneur les avait prévus, lui auraient sans doute été au cœur ; mais l'auraient moins touché que ce qui suit.

Après les cinq absoutes données par l'abbé de Solesme, les Evêques de Saint-Brieuc, Vannes, Angers et le Cardinal-Archevêque, le cercueil avait été déposé provisoirement dans la chapelle de Saint-Corentin. Le cortège n'était pas sorti de l'église qu'un groupe de pauvres gens, de ces humbles et de ces petits que le Bénédictin Evêque aimait surtout et dont il essayait de se faire l'égal, était déjà agenouillé devant le cercueil, et le doyen de la troupe commençait à haute voix le chapelet que tous répondaient. L'*Ave Maria* avait été la dernière prière de l'Evêque mourant, c'est la première que les pauvres aient versée sur sa tombe non encore fermée.

Monseigneur Nouvel n'avait fait aucune recommandation pour sa sépulture. Parmi les arcades tumulaires rangées autour de la cathédrale, beaucoup sont vides. Les tombes de nos évêques ont été violées, en 1793, et les restes qu'elles gardaient jetés hors de l'église. Mais,

par une pieuse inspiration, M. de Penfeuntenyo, Chanoine et Curé de la Cathédrale, signala l'arcade occupant le fond de la chapelle Saint-Corentin, et qui, pendant les deux derniers siècles, appartenait à la famille du Marhallac'h. M. l'abbé du Marhallac'h entra avec empressement dans cette pensée, que le chapitre accueillit.

C'est là que les restes de Mgr Nouvel attendent la résurrection, à quelques pas de l'autel sur lequel lui-même avait déposé, au mois de décembre dernier, le bras de saint Corentin. Dans la grande église, aucune place ne pouvait être mieux choisie.

Si vous venez à Quimper, vous visiterez la cathédrale dont la ville est justement fière, fondée au XIII^e siècle, achevée au XV^e, et que notre siècle a couronnée de ses belles flèches. Cherchez la chapelle de saint Corentin ; vous y verrez sans doute quelque pauvre femme portant un enfant dans ses bras et agenouillée sur la pierre, quelque vieux Breton égrenant son chapelet. Demandez-leur quel saint ils invoquent, et ne vous étonnez pas s'ils vous répondent : « Nos deux évêques, » le premier, saint Corentin, et le dernier, Monseigneur Nouvel. »